

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de la Canne, New Orleans, La. 70002

Abonné au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La justification de l'accord.

Le discours que M. Caillaux a prononcé ces jours derniers à la Chambre, et qui a produit une vive impression, constitue, il nous semble dans une feuille périodique, une justification précieuse et concluante de l'accord franco-allemand.

Quelle haute tenue qu'ait conservée le débat depuis le premier jour, quelques remarques qu'aient été les exposés présentés par les orateurs ennemis, la prolongation même de cette oeuvre avait légèrement obscurci le sujet. Certaines critiques secondaires pouvaient dissimuler aux yeux de la nation la réalité profonde de l'arrangement survenu, la matière essentielle des négociations. Le président du Conseil a tout remis au point.

Sees arguments complètent ceux que M. Millerand avait déjà développés avec une éloquente netteté. Il est logique que, dans un accord conclu entre deux grandes puissances, les profits et les pertes s'équilibrent. Si la France subit, avec de légitimes regrets, la cession d'une partie du Congo, — parcourez et colonisez par ses vaillants explorateurs, — elle s'approprie désormais le Maroc, où son activité trouvera un champ nouveau. Les quelques restrictions qui sont imposées, dans l'empire chrétien, à notre liberté économique ne sauraient contre-balancer l'effort de réorganisation militaire, administrative et financière que nous y allouons. Ce n'est pas un avantage de mince importance que d'avoir affranchi des servitudes internationales notre politique dans l'Afrique du Nord.

Pour montrer la continuité de cette politique, pour proclamer les résultats que nous sommes fondés à attendre, pour caractériser notre orientation diplomatique dans le monde, et spécialement notre attitude vis-à-vis de l'Espagne, M. Caillaux a trouvé des mots qui portaient. L'accord, ainsi justifié devant le pays, recevra aujourd'hui sa sanction à une énorme majorité.

Un cas de pellagra.

Peterson, N. J., 1er janvier. Les médecins à l'Hôpital Général ici, déclarent avoir en traitement le premier cas de pellagra, qui se soit jamais développé dans cette partie du pays. La malade est Mme Mary De Shay, femme d'un fermier de Park Ridge, N. J. Elle est âgée de 63 ans. Mme de Shay a été amenée à l'hôpital souffrant de troubles intestinaux et d'une maladie de peau. Les médecins sont d'avis que c'est véritablement un cas de pellagra.

Le Pain de Salut.

Vers la fin de septembre, Lohio le veuf, après avoir donné à sa mère, la vieille Maharit, le peu d'argent qui lui restait et lui avoir confié ses trois enfants, Yves, Simon et Rozen, prit un engagement de trois mois à bord d'un grand bateau de pêche, la "Sainte-Anne".

Les deux premiers mois, dans la cabane située au creux de la vallée, à l'abri du vent de mer, la vieille Bretonne et les trois petits vécurent tant mal que bien. Maharit, quoique de santé éprouvée par une longue existence de pauvreté, quoique se pensât fort souvent absente par suite de deuil et de chagrins, pouvait encore remanier des filets. Yves et Simon, bien que très jeunes, gagnaient quelques sous à ramasser le varech, recueillir des "bigorneaux" dans le rocher et faire des commissions pour les gens du village. En son désir d'être utile, Rozen, elle-même, la toute petite qui trotinait à peine, apportait son tabouret et, blottie sous les filets déchirés, dans la jappe noire de la vieille femme, elle garnissait les navettes de soie tout en écoutant les histoires fantastiques de sa grand-mère.

Maharit avait les idées fixes de Bretagne; elle y croyait de toute son âme.

Le troisième mois de plein hiver fut le plus dur. L'argent laissé par Lohio s'épuisa; le gain de la vieille et des deux garçons ne suffisait plus. L'inquiétude et la gêne entrèrent dans la maison. On économisait, on se privait patiemment en attendant le retour de la "Sainte-Anne". Oui, seulement les jours, les semaines passaient et Lohio ne revenait pas. Il fallait demander crédit chez le boulanger et chez l'épicerie. Maharit, qui avait la tête faible, en conçut une grande tristesse. La misère qui s'abattait sur la Bretagne, puis des histoires de naufrages, nombreux en cette saison, achevèrent de frapper l'imagination de la pauvre femme et de lui troubler l'esprit. Elle ne douta plus de la mort de Lohio. Chaque jour, son humeur s'altérait, son air devenait plus étrange. Les croyances et les superstitions, qui avaient entretenu sa crédulité d'enfant, l'obsédèrent de nouveau.

Quand le travail lui manquait tout à fait, en proie à l'idée fixe, de l'après-midi, elle errait le long de la plage. Son regard interrogeait l'horizon, la malheureuse femme s'imaginait entendre, dans le vent ou sur les flots, le gémissement d'une âme en peine, le gémissement de son Lohio! Elle prononçait alors des phrases incohérentes:

— La brève a fait naufrage! Mon Lohio est noyé! Il a perdu son vêtement de chair blanche, ses cheveux si blonds, ses yeux si bleus! Où est son âme? Est-ce elle qui s'éleva sur la crête des vagues et que je vois courir à la lame comme une souche blanche et fugitive? Est-ce elle dont le vol traverse l'espace et que je vois planer comme un goéland noir qui regarde, sans oser y revenir, la terre bien-aimée? Est-ce elle qui descend se poser sur l'îlot d'écume ainsi qu'une monnaie plaintive qui cherche des yeux sa tombe et pleure en demandant: "N'est-ce donc pas mon pays? N'ai-je donc plus de parents que je n'entends pas leurs oraisons? Pourquoi donc les cloches de mon église ne sonnent-elles pas mon glas? Ne jurerai-je donc jamais du sommeil éternel dans une terre bénie?"

Et Maharit alors, tombant à genoux sur la sable ou sur les rochers, se signait et disait la prière des morts.

Les enfants supportaient avec douceur et soumission l'humeur changeante de la grand-mère. Ils comprenaient vaguement que cette exaltation de leur aïeule venait de l'exces de ses angoisses et, même quand elle les effrayait par des paroles ou des gestes mystérieux, ils respectaient sa douleur à travers sa folie. Cependant tout leur manquait: vêtements, feu, nourriture. Souvent, la nuit venue, affamés grelottants, ils d'attendaient le retour de Maharit, les trois pauvres petits se couchaient sur leurs paillasses sans draps, entourés dans leurs couvertures trouées. Mais la vieille, en rentrant, les réveillait de ses lamentations:

— Vous reposez bien tranquilles, Ingrats, tandis que sans absolution l'âme en peine de votre père passe et repasse, ballottée par le flux et reflux de la mer! Vous vous tenez bien au chaud, tandis que, sans prières, l'âme en peine de votre père frissonne dans les rafales!

Enus du reproche, Yves, Simon et Rozen, pieds nus sur la terre nue, se levaient, s'agenouillaient et priaient avec elle. Peu à peu les litanies devaient apaiser la Bretonne; un peu de raison lui revenait avec des larmes d'attendrissement:

— Ah! soupira-t-elle, si je pouvais seulement rendre le repos à l'âme de Lohio avec le "pain de Salut"! Si je pouvais retrouver son corps niyé et le faire ensevelir en terre sainte, la misère et la faim ne me sembleraient plus rien: j'aurais le cœur content!

— Et pour retrouver le corps de papa, demanda Yves un soir, que ferai-je donc, grand-mère, avec le "pain de Salut"? — Je poserais une couronne de pain bénit sur une planchette convertie d'un linge bien blanc, je fixerais un cerceau tout allumé au milieu de cette couronne et j'abandonnerais planche, cerceau et pain bénit au caprice des vagues. Le doigt de Dieu trace le chemin sur la mer, des anges battent des ailes afin de pousser la planche éparse et là où elle s'épave, flotte le cadavre du mort! Telle est la tradition religieuse, la sainte légende du "pain de Salut". Mais qui nous donnera jamais, par ce temps de détresse, une seule chandelle, une simple couronne de pain noir?

La souvenance de cette touchante coutume avait ramené l'âme égarée de Maharit à la réalité. Elle embrassa Yves, Simon et Rozen, leur demanda pardon de sa cruauté, les reconcha tendrement et, vaincue par la fatigue, se coucha elle-même. Mais cette fois la vieille femme s'endormit la première. Les petits, mais joints sous leurs couvertures trouées, priaient, les yeux ouverts, écoutant voir s'allumer dans la nuit de la soupente le cerceau de l'épave miraculeuse.

Le lendemain, à la brève, quand Maharit revint, les trois enfants étaient plus faibles, plus blêmes et plus tremblants. Dans sa course éperdue sur la grève, la folle n'avait plus pensé à monter au convent à l'heure où les bonnes sœurs, aussi pauvres que les pauvres, partageaient cependant leur pain entre les veuves. Sans même remarquer le regard désemparé que les trois petits fixaient sur ses mains vides, la pauvre folle recommença ses reproches et ses lamentations:

— Cette nuit, Ingrate, pendant que vous dormiez, l'âme en peine de votre père est venue m'avertir par trois fois. D'abord le chien a hurlé au mort. Puis trois coups furent frappés à ma

porte par une main invisible. Enfin, redressé de terre, j'ai entendu dans l'ombre le bruit monotone et triste de l'eau qui tombait goutte à goutte tout autour de mon lit. J'ai étendu les bras et n'ai touché personne. J'ai tâté le sol et le sol se trouva sec. O'étais l'âme du noyé, l'âme de votre père qui demandait des prières et le repos dans la terre bénie!

Elle allait continuer, quand la porte s'ouvrit. Une bonne sœur parut et, saluée d'une triple exclamation joyeuse, elle posa sur la table une grande couronne de pain doré, puis une chandelle enveloppée dans un bout de papier.

— Comment n'êtes-vous pas venue à la distribution, Maharit? demanda la religieuse. Notre apôtre est enfin entendu de Paris: les riches ont pitié de nous et nous envoient des secours. C'est ce qui me permet, ce soir, de vous apporter cette chandelle et ce pain tout entier. Dans sa gratitude les curés les a bénis. Demain nous ferons encore mieux.

Sur le point de se retirer, la bonne sœur remarquant la pâleur des petits, les yeux brillants de convoitise, et remarquant aussi l'attitude farouche de la vieille, devint la faim des enfants en même temps qu'elle se rappela la démenée de la grand-mère. Aussi reprit-elle d'instinct:

— Pas de folies, Maharit! Prenez meilleur soin des enfants. C'est bien de penser aux morts, mais cela ne doit pas vous faire oublier les vivants?

L'avertissement arracha la vieille femme à la fascination de cette chandelle et de ce pain bénit: tout ce qu'il fallait pour la pieuse épave! La sœur partie, en un moment de pleine lucidité, Maharit répéta pour fixer cette résolution dans sa pensée fatiguée:

— Oui, le mort ne doit pas faire oublier les vivants! Le pain sera pour vous, petits, car, pour vous votre père s'en serait privé! L'âme en peine attendra. Mangez tout... mais mangez vite... bien vite... sans quoi je vous volerais le "pain de Salut" afin de retrouver le corps de mon pauvre Lohio!

Ferme à demi les yeux pour mieux résister à sa folle tentation, Maharit prit le couteau, et le signe de la croix sur la orduite et s'apprêtait à fendre le pain doré, quand Yves, devinant le désir de sa grand-mère, fit un petit signe d'intelligence à son frère et à sa sœur. Et de la voix la plus indifférente qu'il put prendre, il s'exclama:

— Il ne faut pas couper le pain. Je n'ai pas faim, moi, grand-mère: je te donne ma part!

— Je n'ai pas faim non plus, répéta bravement Simon, saisissant l'intention généreuse de son frère... Prends ma part, grand-mère.

Rozen, la toute petite, comprit plus vaguement mais comprenant tout de même, s'éleva de ses pauvres petites lèvres blanches toutes détrempées de larmes: "Zai pas faim, moi, grand-mère, empote tout pour papa!"

La vieille femme chercha leurs yeux de son regard égaré pour y lire le mensonge. Mais les trois petits, sentant qu'à contempler ce leur pain tendre ils céderaient à leur faim, avaient déjà tourné le dos et faisaient semblant de jouer devant le foyer sans feu.

Alors la vieille Bretonne n'hésita plus: elle prit des allumettes, le pain, une planchette, la chandelle et s'éleva vers la plage.

Le lendemain matin, devant une soupe fumante et des bols pleins de cidre, assis entre Yves et Simon, la vieille Maharit en

face de lui, la petite Rozen sur les genoux, le bon Lohio achevait de narrer les aventures de la "Sainte-Anne".

— Oui, la pêche était bonne, le patron s'y est attardé deux mois de plus. Je n'ai pas regimbé, car la paie était double. Mais, Dieu Bon! que j'avais impatience de vous revoir, ma mère, et vous mes deux gars, et toi ma petite fille! Aussi, quand hier, dans la baie, le bruyard noir enveloppa et que le patron refusa de nous débarquer de nuit j'aurais pleuré de rage! Heureusement que la petite lumière allumée par vous, ma bonne mère, et flottant sur les vagues, nous indiqua la route et tout un mois noir prouva que la plage était proche. En voilà un hasard!

— Dis que c'est un miracle, Lohio, fit la vieille gravement, mais les yeux adoucis et le visage apaisé d'une expression de bonheur, car je demandais à Dieu de me rendre mon fils mort et Dieu me le rend vivant!

Yves, Simon et Rozen, laissant le père et la grand-mère se ressasser leur joie, mettaient les bouchées triples.

— Ah! comme on voyait bien que les petits, la veille, avaient menti!

Disparition des souvenirs

Il disparaissent l'un après l'autre, les souvenirs du vieux Paris, et ce n'est pas sans mélancolie que nous leur envoyons un dernier salut.

Le "Soleil" des Invalides, le cabaret de l'avenue de Breteuil, où jadis les demi-soldes se donnaient rendez-vous pour parler de l'Empereur, le "Soleil" des Invalides de la "dynastie" Casuel va bientôt être démolé, pour faire place à un de ces immeubles magnifiques qui possèdent actuellement comme des champignons sur le sol de l'antique Lutèce!

Il était pourtant suggestif le cabaret du "Soleil", avec ses vieux uniformes du temps de l'Empereur, pendus au mur, encadrant les naves immergées où le vicomte de Caporal est racontée plus ou moins exactement et toujours, élogieusement.

Où, ces cho-cé d'autrefois qui s'en vont font rêver et aussi soupirer ceux qui les connaissent dans leur misère ou dans leur splendeur: quant aux jeunes gens, ils n'en ont cure, ce n'est que plus tard qu'ils aussi ils éprouveront les mêmes regrets que nous, les vieux!

Emilie Ambre

Massenet, aujourd'hui à l'Opéra de la gloire et que l'Opéra a fêté l'autre soir magnifiquement, doit se rappeler avec quelque émotion et surtout quelque reconnaissance, celles qui, jadis, méritèrent d'attacher leur nom à ce troublant personnage de Massenet. Ce fut d'abord la créatrice, Mlle Heilbronn, puis Mme Sibyl-Sanderson.

Or, il y eut une autre Manon qui, de l'aveu du maître, put rivaliser avec ces célèbres cantatrices pour l'interprétation de ce rôle: ce fut Mlle Emilie Ambre, que le public orléanais a applaudie.

Cette artiste joua l'œuvre de Massenet à Elie, à Rouen, à Toulouse, à Montpellier, au Havre avec un égal succès.

Et Massenet, sur la partition qu'il offrit à cette modeste artiste, écrivit en dédicace:

"A Mlle Emilie Ambre, à ma première Manon en France."

On sait que Mlle Emilie Ambre faillit devenir reine!.....

Echange de bons souhaits.

Nous publions ci-dessous les télégrammes échangés hier, par l'Ambassadeur de France, qui est dans le moment à Panama avec l'Ambassadrice, et le Consul général de France de notre ville.

M. Jusserand envoie ses bons souhaits au consul et aux sociétés françaises de notre ville à l'occasion de l'année nouvelle, et y ajoute ses remerciements et ceux de l'Ambassadeur à l'adresse des sociétés pour l'accueil excellent qu'ils en ont reçu.

Panama, 1er janvier. Consul Français. N. O. Meilleurs souhaits pour vous et sociétés françaises que remercions de charmant accueil. JUSSERAND.

Consul Français à Panama. Pour remettre à M. Jusserand. Très touchés de votre gracieux souvenir, les sociétés françaises et le Consul de France à la Nouvelle-Orléans envoient à Votre Excellence et à Madame Jusserand leurs souhaits de bonheur pour l'année 1912. FRANCAEEL.

THEATRES.

ORPHEUM

Le public qui fréquente si assidûment l'Orpheum compte toujours y voir du vaudeville de premier ordre. Il y est habitué depuis le commencement de la saison, depuis plusieurs saisons du reste, et il ne se contenterait pas d'un spectacle inférieur.

Il ne sera pas déçu cette semaine, car le programme qui a été inauguré hier, est vraiment remarquable à tous les points de vue.

Les deux célèbres comédiens McIntyre et Heath, qui ne sont pas des inconnus à la Nouvelle-Orléans, tiennent la première place dans ce programme.

Quelques chiens dressés, présentés par Mme Hengleur, excitent des tours vraiment remarquables.

Le tenor Wright, le soprano Dietrich et les frères Boudini, contribuent aussi au succès de ce programme qui, nous le répétons, est un des meilleurs de la saison.

TULANE

Les célèbres impresarios Klaw et Erlanger n'ont négligé aucun détail pour rendre la belle comédie dramatique "Rebecca of Sunnybrook Farm" et il ont réussi à en faire un spectacle de tout premier ordre.

La mise en scène est somptueuse, les acteurs excellents, aussi les milliers de personnes qui ont assisté aux représentations de dimanche et lundi ont-elles été enchantées.

Le rôle de Rebecca est tenu à la perfection par Mlle Ursula St-George, une actrice de grand talent, laquelle est du reste très bien secondée par d'habiles partenaires.

Cette pièce tiendra l'affiche pendant toute la semaine et attirera sans doute une foule nombreuse au Tulane.

CRESCENT

Le beau drame qui a pour titre "The White Slave" n'a évidemment rien perdu de sa popularité, car c'est devant des salles comblées qu'en ont été données les deux premières représentations.

Tous les rôles sont bien tenus, et dans son ensemble la troupe est une des meilleures qui aient paru cette saison sur la scène du Crescent.

Matinée aujourd'hui.

Théâtre de l'Opéra.

A l'Opéra la rampe est restée allumée pendant deux jours; deux représentations s'y sont données dimanche et deux autres hier, avec, nous regrettons de l'écrire, un résultat à la porte peu satisfaisant. Hier surtout, les sièges inoccupés à la matinée et le soir étaient nombreux; mais le froid qui se remarquait dans la salle ne s'est pas répandu sur la scène, car les deux exécutions ont été excellentes, celle de La Fille de Mme Angot le jour, et celle de La Traviata le soir.

Dimanche, dans la journée, La Favorite a été chantée avec éclat par MM. Granier, Closset et Mme Fiérens; le soir, Les Petites Michu étaient au programme et ont permis à la troupe d'opérette de se faire applaudir.

Nous avons donné une analyse de l'œuvre dont la musique est gaie, pimpante; hâtons-nous d'ajouter que bien des parties de l'opérette ont été enlevées et très agréablement par les artistes, M.M. Jordanis, Montano, Zery, Ariel, Joubert et Mmes Cortez, Lejoine et Sylvestre.

La Trouvère dont la première représentation a été si bien réussie la semaine dernière, sera redonné ce soir sans changement dans la distribution du premier soir. Jamais l'œuvre de Verdi n'a-t-elle été aussi bien exécutée que cette année par des artistes d'un talent incontesté. Un très joli ballet, "La fête au Camp" sera dansé.

Carmen jeudi avec M. Conrad comme Don José, Mlle Cortez comme Carmen et Mlle Korsoff comme Micaëla.

Nous avons reçu les cartes de Mmes Ariel-Lecion et Lavarenne et de M. Ariel.

Les suffragettes anglaises.

Les suffragettes anglaises sont dans la joie. Deux membres du Cabinet viennent de se déclarer partisans du vote des femmes, dit un chroniqueur parisien.

Et M. Gustave Téry, trahissant malicieusement son sexe, encourage les suffragettes françaises à un des procédés qu'il a vu qui ont si bien réussi de l'autre côté du canal.

Ce n'est pas qu'il faille prêcher l'action directe, mais dans ces temps anarchiques où chacun se fait justice et se sert lui-même, on s'étonne que les seules Françaises n'aient pas encore eu recours à cette méthode. Et l'on est tenté d'en conclure que, lorsqu'elles demandent à voter, elles ne le désirent pas très sérieusement.

Dira-t-on que, pour user des moyens révolutionnaires, il faut des muscles, et que la violence suppose la vigueur? L'exemple des suffragettes anglaises démontre le contraire. Tant que nos femmes resteront bien sages dans leur cuisine ou dans leur boudoir, nous continuerons à reconnaître théoriquement la légitimité de leurs revendications, mais elles n'en seront pas plus avancées. Pour arriver jusqu'à la place publique, ne faut-il pas qu'elles leur tour elles descendent dans la rue?

Le jour où elles s'en avisent, il n'y aura pas un préfet de police, pas de sergents et de gendarmes capables de leur tenir tête. Au premier horizon, ce serait un soulèvement. Et si, sur un millier de suffragettes, il y avait seulement trois jolies filles, cent mille hommes se précipiteraient aussitôt pour les défendre.

Mais voilà: trouve-t-on, trois jolies filles sur un millier de suffragettes?

Feuilleton

— DB —

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 78 Commence le 3 octobre 1911

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE LEVEE DE SIDONIE

Suite.

Puis, après un silence, il reprit:

— J'avais bien qu'elle se caserait les os, la pauvre dame, un jour ou l'autre!

— Et dire que j'en serai cause, prononça Rozet avec l'accent profond d'un remords incurable. Le vieux haussa les épaules.

— C'est point vous qu'en êtes cause, mon feu. C'est son homme qu'est un brigand!

Dans toutes les bouches, le mari de Sidonie retrouvait le même cri d'exécration contre Dormeuil.

Malgré leur hâte fébrile, ils avançait lentement, à travers l'épaisseur des taillis, mais ce raccourci leur faisait gagner un temps précieux.

Cette roche bleue, célèbre dans la forêt, comme un écueil l'est dans la mer était l'objet dans le passé de légendres légendes.

Sur le haut de la colline, quand on la regardait du côté opposé à celui où se trouvait l'amas de rochers et des deux hommes, elle se détachait comme un immense et gigantesque animal.

De l'endroit où se trouvaient Théodore et Dagron, rien ne pouvait faire soupçonner l'embûche tendue par la nature à l'extrémité de la pente ombreuse qu'ils gravissaient.

Le chemin solitaire par lequel on y accédait s'élevait assez lentement et avec des sinuosités assez trompeuses pour ne donner aucune idée de l'élevation réelle de la colline.

Au faite, celle-ci cessait brusquement au-dessus d'un abîme. La roche était coupée raide comme une falaise normande et le plus admirable point de vue s'offrait aux yeux du voyageur ravi.

Le Touring-Club, toujours soucieux de développer le sens de la beauté, avait placé là un de ces bancs que l'on trouve maintenant dans les endroits, même déserts, et qui semblent dire aux êtres les plus insensibles:

— Arrête-toi ici, passant, et recueille ton âme.

Tel était le lien formidable vers lequel la douce Valentine, emportée au galopement fou de ses bêtes courait, inconsciente du péril, au risque de sa vie.

Théodore et le père Dagron avaient rejoint le chemin.

Le vieux braconnier montra, sur la terre fraîche, l'empreinte des fers de la cheville.

— Malheur! dit-il en étouffant un juron, voilà bien de quoi j'avions peur!

— Mon Dieu! s'écria Théodore, s'adressant à cette divinité au-dessus de nous que nous interrogeons tons, croyants ou imptes, dans les heures suprêmes, vous seul pouvez la sauver!

Tout à coup, très loin, très haut, par delà les frondaisons, un cri perçant, convulsif, retentit, et les yeux d'épouvante et d'horreur.

Les deux hommes, blêmes d'effroi, couraient vers la falte de la colline.

Les arbres moins élevés, une brise plus fraîche, la bryère fleurie à leurs pieds leur annonçaient le voisinage de la roche meurtrière.

Nul gémissement ne frappait maintenant leurs oreilles.

Sans se communiquer leurs pensées, ils s'avançaient sur le sol les traces espacées de la jument qui avait dû bondir.

Un silence funèbre enveloppait les deux hommes.

Rozet aperçut la roche bleue; il ne conservait plus d'espoir de retrouver madame Dormeuil vivante sur la plate-forme.

Mais il voulait croire encore à son salut contre toutes les apparences.

Un autre cheval n'avait-il pu marquer ses fers dans ces traînes sablonneuses?

Quoique épuisé, Théodore s'élança par un dernier effort au bord de l'abîme, suivi à quelques pas en arrière par le père Dagron.

Alors il poussa un gémissement et s'abattit sur les genoux, fondroyé par l'émotion.

Valentine était étendue, au bas des roches, près d'un ruisseau, les yeux tournés vers le ciel.

La jument, baignée de sang, gisait à côté d'elle.

On distinguait encore de la hauteur, les mouvements convulsifs des flancs de la pauvre bête. Aucune blessure n'était visible sur la jeune femme.

— Est-elle évanouie ou morte? On fut tout haut que Théodore formula cette question.

Le père Dagron, penché sur le précipice, répondit:

— Mon pauvre feu, personne n'a réchappé de ce saut-là. Vous vous rappelez comment qu'on appelle c't endroit-ci?

— Non.

— On l'appelle la mort aux biches, rapport qu'en a eu qu'aimaient mieux se périr quand elle étaient traquées par le meute et qui, pour éviter les chiens, s'élançaient dans le vide.

Rozet se bouchait les oreilles.

— Horrible, horrible, murmura-t-il.

Une défaillance de toute sa chair le tenait abattu sur le rocher.

Plus laide et moins ému, le père Dagron s'arracha à la contemplation de la catastrophe.

— Faut vite aller Vère ce qui en est. Si quelquefois qu'à ne se serait pas démolé la colonne, comme disent les médecins.

Il fallut quelques minutes au mari de Sidonie pour triompher de sa faiblesse.

Mais les paroles du vieux paysan lui insufflèrent un dernier espoir.

Il reprit leur course, contourant la roche, dégringolant presque à plat, au risque de rouler dans les ravins.

Le cerveau de Théodore était plein de visions et de bruits lamentables. Il ne savait s'il était

en proie à un rêve horrible.

Mais la réalité du drame ne tarda pas à l'imposer à lui quand il fut devant le corps inanimé de la pauvre Valentine.

Son premier geste avait été de toucher la main.

Elle était déjà presque froide.

Le second qu'il fit fut de poser sa tête sur la sienne, jadis rond et voluptueux, aujourd'hui amaigri de madame Dormeuil.

Rien ne battait dans cette jeune poitrine.

Il souleva le buste qui, souple encore, se replia sur son bras.

Il humecta le front livide avec l'eau du ruisseau; il appela éperdument celle qui gisait là, comme s'il avait en le pouvoir de faire des miracles, de rappeler à de nouvelles douleurs celle qui était entrée dans la paix immuable.

Le vieux Dagron branlait la tête sans rien dire.